

LE PÈRE PEINARD



Un numéro tous les dimanches

Bureau du « Père Peinard » 22, rue des Martyrs. Paris.

Abonnements : Un an, 6 francs. - 6 mois, 3 francs. — 3 mois, 1 franc 50

LA BLAGUE DU CENTENAIRE

Nom de dieu, voilà la série des fêtes qui commence. On nous fout d'abord dans les jambes le centenaire de l'ouverture des Etats-Généraux ; puis toute la kyrielle va suivre à queue leu-leu : tous les quinze jours on nous sortira une fête nouvelle.

Quels tas de Jean-foutres que ces bonshommes ; cette fripouillerie de richards et de gouvernants, veulent nous faire avaler que le centenaire de 89 est le centenaire de notre émancipation.

Elle est propre, nom de dieu notre émancipation ! Couchons d'émancipés que nous sommes.

Ah bougre ! Des émancipés les pauvres gas des fermes, qui depuis trois ou quatre heures le matin jusqu'à la nuit sont dans les champs, par tous les temps, à pousser la charrue, faucher, moissonner, etc., et qui pour ce turbin du diable pioncent dans l'écurie ou la grange sur un tas de foin, et au bout de l'année palpent pour tout salaire quelques pièces de cent sous !

Des émancipés, les prolos des villes qui s'empoisonnent dans des sales usines ou manque l'air, ou ça pue la fabrication.

Et tous les déchards, les purotins, qui n'ont ni bricheton dans le ventre, ni espoir dans la tête ; tous ces pauvres bougres qui, dans les villes couchent sous les ponts, les portes cochères, les maisons en construction — des émancipés, eux ! Merde alors !

Des émancipés, au total, nous tous qui depuis que nous avons ouvert l'œil à l'existence n'avons cessé de nous esquinter le tempérament d'un bout de l'année à l'autre, sans être plus heureux au commencement qu'à la fin.

Ah, nom de dieu, non, nous ne sommes pas émancipés ! C'est encore à faire, mais si je me fouts pas le doigt dans l'œil, ça ne tardera pas.

Le populo en a plein le dos de la mistouffe, on s'est assez foutu de lui ; il commence à ruminer et un de ces quatre matins, il se rebiffera pour de bon.

* * *

J'en reviens à la fête du 5 mai ; malgré tout le battage des Jean-foutres, leurs boniments esbouriffants, cette fête n'a rien qui puisse emballer le populo.

C'est à Versailles que les grosses légumes se sont donné rendez-vous. Et c'est dans le palais d'un roi que se fera la parade.

Nom de dieu y aura là une chouette collection de crâpules ! D'abord tous les gouvernants, Sadi en tête ; puis la bande des enjuponnés, avec Ququ, [sortis de leurs repaires. Et des bouffe-galette, des grugeurs, des estampeurs, etc. Toute la charognerie, quoi, sera là en masse !

Y aura aussi la bande des ensoutanés. Les curés ont réclamé, ils ont voulu être de la noce. Ils ont raison les sales corbeaux, c'eut pas été complet sans eux !

Rien que leur présence, (sans même aller plus loin) me dit, nom de Dieu que c'est pas la fête du populo celle-là. A chaque coup qu'ils ont foutu le nez quelque part ça a que mal tourné pour nous ! En 1848, ils ont béni les arbres de liberté : ça les a tous fait crever ! Et en 1789 est que ces vobiscum n'ont pas eu un rôle de fripouilles, aussi ?

Les Jean-foutres nous montent le bourrichon avec les blagues de 89. Ils ont écrit l'histoire à leur façon, ils nous la serinent continuellement, si bien que nous coupons dedans.

Les Etats-Généraux de 89, c'était comme qui dirait l

Chambre des députés, d'aujourd'hui : l'aquarium, quoi ! Et y en avait des fourneaux dans le nombre, pour quelques types qui étaient à l'œil !

Et puisse qu'on ne nous dit pas, c'est que ces bouffe-galette d'il y a cent ans, n'auraient rien foutu si le populo n'était pas entré en danse : C'étaient tous des foireux !

Heureusement, nom de dieu, le populo a foutu les pieds dans le plat : il s'est mis à faire flamber les châteaux des nobles, à chambarder les titres de propriétés, à foutre le feu à toutes les paperasses qui étaient chez les notaires, à secouer les presbytères et botter le cul aux vobiscum, à démolir les octrois, à piller les couvents, etc.

Ou le populo a eu tort c'est après avoir fait cette chouette besogne de s'être laissé monter le coup par les bourgeois. De telle façon que c'est lui qui a tiré les marrons du feu et que c'est toujours les mêmes, les riches et les puissants qui les ont boulotés.

Ça fait nom de Dieu qu'il y a rien eu de changé, et qu'aujourd'hui nous avons encore tout à faire. Heureusement que nous ne serons plus aussi couillons, et certes à la prochaine nous ne nous laisserons plus rouler.

* * *

Les Jean-foutres ont toujours le cœur à la rigolade ; d'autant plus que ce n'est pas eux qui casquent. Aussi ils y vont carrément.

On ne ménagera pas les fêtes. C'est d'ailleurs un bon moyen de nous faire perdre de vue les emmerdements de l'existence. Dans le bouzan, le flaflo des fêtes publiques nous oublions la rosserie du patron, la férocité du vautour, les réclamations de l'épicemard, du marchand de soupe, et le reste.

Le tapage nous saoule et nous ne pensons plus qu'à chahuter. Dans les rues, des floppées de copains dévalent, reluquant les lampions, les feux d'artifice, braillant le *sang impur* à gueule ouverte.

Et pendant ce temps là les sales cochons qui nous grugent, se gobergent chouettelement, la mènent joyeuse. D'autant plus que nous sommes sages, et pas emmerdants pour un liard !

Il ne nous vient pas à l'idée de troubler la digestion de ces messieurs par des coups de sifflets ; encore moins de casser les vitres.

Pas besoin de dire, nom de dieu, que j'en suis pas de ces fourbis. Aussi ce que ça me fout en rage ! Et dire que toute la durée de l'Exposition nous allons couper dans les panneaux et assister sans réclamer à la grande noce des richards !

Mais faut tout dire, nom de dieu ; si le populo est bon enfant durant six mois, ça tient aussi beaucoup à ce que le turbin a repris un tantinet.

Il faut bien se démancher pour la faire sortir de terre cette sacrée exposition.

Ensuite y a des tas de petits commerçants, épicemars, bistrots et autres, qui ont fait la toilette de leurs turnes et ont débarbouillé la gueule de leur devanture. Les marchands de sommeil ont secoué des matelas, fait la chasse aux punaises, etc.

Tout ça fait une reprise, qui ne durera pas, mais qui en attendant donne un peu de bouloitage.

Et puis tout le monde espère, on voit tout en rose. Les uns comptent sur le gros lot ; la plupart comptent sur les rastaquères qui rappliqueront dans la capitale et qu'ils pourront plumer à gogo.

Y a pas de type qui ne pense faire fortune. Le coup de l'Exposition a mis la caboche à l'envers à tous. Chacun se monte le bourrichon, compte sur des mille et des cent, et se figure vivre de ses rentes après.

Comme on se fout le doigt dans l'œil, nom de dieu ! Au lieu d'amasser de la galette, on va en dépenser, couillons que nous sommes. Les provinciaux, les étrangers, les rastaquères vont s'amener, c'est vrai ; mais les gourdes qui

se laissent plumer sans rien dire, sont plus rares qu'on s' imagine.

Et puis quel est le type qui n'aura pas un parent, ou un aminche, rappiquant du diable et qu'il faudra héberger et ballader ? Ce qu'il gagnera d'un côté il le dépensera de l'autre.

Pendant ces six mois on va empocher un peu de galette, mais on la dépensera plus vite qu'on l'aura gagnée, et à la fin de l'Exposition tous les gas qui avaient compté s'enrichir, se trouveront endettés.

Le turbin, faudra plus en parler, ça marchera comme sur des roulettes carrées. La dèche nous tombera sur le poil d'une façon qui ne sera pas ordinaire.

Et alors, nom de dieu, si on ne veut pas crever, il faudra descendre des nuages et foutre un rude coup de collier pour la Sociale !

LES RATICHONS D'AMIENS

Ils sont les mêmes partout ces sales calotins ; en voilà une racaille qui mérite qu'on lui foute une sacrée chasse. Ce qui vient de se passer à Amiens, peut aussi bien se passer dans mon patelin comme dans le vôtre.

Ces charognes là sont forts ; leur puissance est extraordinaire, par les femmes a qui ils tirent les vers du nez, ils savent tous les petits secrets. Puis ils obéissent à la consigne qui leur vient de Rome.

Les frontières, oh là là ! Ils ne savent pas ce que c'est ; ça t'a été inventé que pour faire assommer les bons bougres quand il y en a de trop sur le pavé.

Ils ont des mots d'ordre, des signes de ralliement, tout le diable et son train : c'est une société secrète, ou je ne m'y connais plus ! Ah bougre, si nous en faisons une pareille, on ne serait pas longs à nous foutre dedans et à nous boucler pour de bon.

Mais voilà nous, c'est nous le populo ! Eux sont nos abrutisseurs. Ce qui nous est interdit, leur est permis.

A la naissance ils nous foutent le grappin dessus, et ne nous lâchent plus jusqu'à ce que nous ayons six pieds de terre sur la carcasse.

Faut mourrir comme ils l'ordonnent, sans quoi, pas moyen de tourner de l'œil en paix ! Et même après notre crevaison ils ne sont pas satisfaits ; ils ont des trucs épantants pour barboter le ognon ; c'est par des messes, des neuvaines et un tas de fumisteries du même calibre qu'ils refont les poches des nigaudouilles qui coupent dans leurs menteries.

Y a pas de jour que de ci ou de là quelque type n'ait des emmerdements grâce à eux. Y a quelques jours c'était le tour d'un copain d'Amiens. Pour montrer à tous que cette machine de la religion est une grande farce, il avait pris ses précautions pour être enterré civilement.

Voilà que quand il a été claqué, les ratichons se sont foutus en campagne pour s'emparer du machabée et éviter le sacré scandale et la propagande que fait un enterrement civil.

Ca leur était d'autant plus commode que la famille du pauvre type était dans leurs manches. Ils ont tout embrouillé, ont sorti des billets de confession et ont voulu foutre les aminches à la porte.

Mais les bougres étaient à l'œil ; ils ne se sont pas laissés faire et ont montré le testament de leur copain, écrit de sa plus belle main et qui réclamait, sans margouillis, l'enfouissement sans curés, ni eau bénite. Grâce au chabonais qu'ils ont fait, les autorités n'ont pu faire autrement que de leur donner raison.

Ah nom de dieu, ces ratichons de malheur, sont collés au populo comme des sangsues ; il leur faut tout à ces bougres ils ne sont contents que quand ils nous ont saigné à blanc.

Nom de dieu, les Rothschild sont de sales fripouilles qu'il faudra estourbir carrément ; mais bon sens, faudra pas ou-

blier les vobiscum ?

Les Rothschild eux, ils ne s'en prennent qu'à notre bourse ; les curés s'en prennent non pas seulement à la bourse, mais aussi au cerveau : c'est dire qu'ils sont bougrement plus dangereux !

Sans eux, savez-vous qu'il ne serait pas facile de nous tenir à vingt ans. Nom de dieu, il en faudrait des gendarmes.

Mais voilà, ils ont passé par là et ont maté tous nos instincts d'indépendance ; nous sommes sages comme des agneaux.

Heureusement, mille bombes que ça commence à nous passer et qu'on s'habitue à se foutre d'eux et à les regarder dans les rues avec leurs floppes noires comme des types d'une autre époque.

Les gosses, aujourd'hui, leur font la nique, gueulent après, les coursent, en attendant qu'ils leurs foutent des coups de pied dans le cul — ce qu'ils ne manqueront pas de faire à la première occasion.

En ont-ils fait du battage, ces jours-ci, tous les quotidiens avec le déballage des tableaux du Palais de l'Industrie.

Sa Jean-foutrerie Carnot III y a été de sa ballade, avec accompagnement de « sa maison militaire » ; toute sa cour quoi ! Nom de dieu, c'est gondolant, nous voilà tout à fait revenus, avec ce perruquier à la manque, à toutes les groleries des rois.

En outre, mille bombes, m'est avis que ce déballage de tableaux n'est pas de saison. C'est pas quand la misère est grande qu'on devrait passer son temps à ces babioles.

Y en a rudement de purotins qui préféreraient des croutes de pain, à celles du salon. Et pour mon compte je trouve que ça fait bougrement de toile à chemises sale mal à propos.

PAUVRE VIEILLE !

Qu'on en voit d'affreuses dans cette société pourrie, ou nous vivons.

Y en a des masses de pauvres bougres que la mistoufle empoigne et ne lâche plus. C'est terrible ; rien que d'y penser ça devrait nous faire bondir.

Mais voilà ces choses sont devenues si ordinaires qu'on y fait presque plus attention ; nom de dieu est-ce que nous n'avons plus de sang dans la peau !

Tenez que je vous raconte l'histoire de deux pauvres vieux, qui avaient à eux deux 150 ans. Ah, elle n'était pas gaie l'existence pour eux.

Il s'étaient réfugiés à Billancourt sous un hangar abritant des voitures ; ils couchaient sur un tas de paille et au moins n'avaient pas à endurer la lance ; le frio et le vent pénétraient bien, mais les deux vieux se serraient et se réchauffaient tant bien que mal leur pauvre carcasse.

Comment bouffaient-ils ? ça, je ne le sais, mais je m'en doute, hélas. Ils devaient racoler à droite ou à gauche quelques trognons de choux, quelques quignons de pain dur comme une pierre, et se rinçait la dalle à une fontaine.

Samedi la pauvre vieille eut froid. Le cochon de temps qu'il fait n'est pas rigolo pour les malheureux !

Esquintée, elle se colla sur sa paille et s'endormit, la pauvre, pour le dernier sommeil !

Le lendemain les voisins ont trouvé le pauvre vieux pleurant toutes ses larmes, près de la compagne de ses misères.

Ils allèrent trouver le quart d'œil lui expliquant l'affaire. Mais qu'est-ce que ça pouvait lui foutre au commissaire ! « On l'a laissée crever de faim et de froid la vieille, on peut bien la laisser pourrir sur sa litière ! » qu'il s'est dit.

Et il s'en est pas dérangé du tout. Le cadavre est resté deux jours entiers sur la paille, et ce n'est qu'au bout de ce temps que les Jean-foutres qu'on appelle les *autorités boulonnaises* l'ont fait ramasser.

Paraît que les ouvriers de Billancourt et de Boulogne sont à cran, je comprends ça ; mais ça ne suffit pas, nom de dieu !

Fallait, puisqu'on n'avait pas donné le boulottage à la vieille, secouer au moins d'importance les autorités, qui se foutent du populo à ce point et laissent les bons bougres crever et pourrir comme des charognes.

Ah, mille bombes, quand donc que ces horribles choses nous donneront le nerf de sauter à la gorge des ventrus, afin que les bons bougres puissent au moins se remplir la pânse !

LES POMPIERS EN GRÈVE

C'est pas de ceux qui éteignent les feux que je veux parler ; ceux-là ne seront en grève que le jour du grand chambardement, quand ça flambera un peu partout et qu'il y aura trop d'ouvrage.

Ce sont des tailleurs, qui sont en révolte ; on les appelle pompiers, je sais pas trop pourquoi. Peut-être parce que leur turbin consiste à pomper les défauts de l'ouvrage avant de le livrer au client.

Ils sont quelques milliers de cette spécialité à Paris ; et les bougres défendent rudement bien leurs prix. Ils se sentent les coudes, nom de dieu ; faudrait que tous les prolos en fassent autant.

Ils étaient payés seize sous de l'heure ; or qu'ils se sont dit tout augmente : le sucre, le café, etc. Le boulottage est plus cher que jamais. Faut donc qu'on nous augmente aussi, car si on nous laisse aux prix anciens c'est comme si on nous diminuait.

C'est logique. nom de dieu, et en attendant le coup de chien final qui supprimera tous les patrons, il n'est que juste qu'ils défendent leurs salaires.

Pardine, il est bien certain que les grèves c'est un sale fourbi, et que le plus souvent elles ne donnent rien de bon. Y a tout de même un point qui n'est pas mauvais : ça montre bien à ceux qui ne le savent pas encore que le vrai ennemi c'est le patron.

La grève est une espèce de guerre, et turlèlement les plus aveugles sont bien obligés de constater que ceux qui sont pas avec nous, sont contre nous.

Et justement parce qu'c'est une guerre, les copains qui se foutent en grève devraient employer tous les trucs habituels à la guerre.

C'est ce que nom de dieu ils ne font pas assez souvent. Ils se figurent qu'il n'y a qu'à quitter l'atelier et se croiser les bras ! Ah ouat, faut faire voir qu'on a de la poigne, et fiche la frousee aux singes, si on veut être vainqueurs.

Je ne dis pas ça pour les pompiers qui m'ont l'air d'être très à l'œil, à preuve ce qui vient d'arriver.

Y a eu un pompier qui s'est foutu du côté des patrons et a continué à travailler, le salop ! Mais nom de dieu, ça n'a pas été long. Un seul gréviste est allé l'engueuler et dans un coup de colère lui a fait son affaire.

« Cochon qu'il lui a dit, tu n'as pas honte d'abandonner tes copains de misère !

— Non, que lui répond l'autre, je m'en fous.

— Tiens attrape ! »

Et vlan, il lui colle une balle dans la peau. C'est bien fait nom de dieu ! Faut pas qu'il y ait des sales cochons parmi les turbineurs, qui les lâchent pour aller s'atteler à la besogne et rendre service au patron — sans quoi la grève échoue, et on s'est serré le ventre pour des prunes.

S'il n'y en avait pas tant de nous, qui lèchent le cul aux patrons et à toute la racaille gouvernementale qui les défend nous ne serions pas aussi malheureux. Ah bougre ! on serait libres vivement !

Tout de même quoique j'approuve complètement qu'on tape sur les lâcheurs, je me dis que c'est encore faire le jeu des patrons.

C'est le tort qu'on a dans les grèves de se foutre des tripotés entre ouvriers ; je sais bien que ce sont des sales cochons les lâcheurs. mais enfin ils sont ouvriers — et bon sens, chacun sait ce qui bout dans sa ma.mitte, on ne peut pas trop leur faire un crime de ne pas vouloir endurer la faim.

D'ailleurs, c'est les patrons qui rigolent le plus, de voir les travailleurs s'assommer mutuellement : « Cognez dur, qu'ils se disent, pendant ce temps vous nous laissez tranquilles et nous nous oubliez. »

Nom de dieu, je préférerais voir les g évistes s'en prendre carrément aux galeux.

Ah tonnerre, s'il y avait un patron d'arrangé chouette-ment ; mais faité, là ! aux petits oignons. Eh bien, je crois que ça aiderait les autres à réfléchir.

AUX COPAINS DE LIMOGES

Les copains de Limoges ont eu une idée très bath : c'est de faire défendre la pauvre mère (que la mistouffe a poussée à tuer ses cinq gosses) et qui va passer en cour d'assises dans une huitaine, par un avocat socialiste.

L'idée est chouette et me botterait fort, si ce merle blanc existait ; un avocat socialiste ! Est-ce que ces Jean-foutres ne sont pas tous les compères des juges ?

Voi là une pauvre mère dont les riches ont fait tout le malheur (j'ai déjà jaspiné à ce sujet ce que je pensais, j'y reviendrai donc pas.) Faudrait donc, nom de dieu, que le type qui la défendra lave la tête à toute la crapule des enjuponnés, Et qu'il le fasse carrément, leur crachant par la trogne tout le mépris qu'ils lui inspirent !

C'est bien ce qu'ont pensé les copains de Limoges, en

ouvrant une souscription pour payer à la malheureuse victime un avocat d'attaque.

Mais, mille tonnerres, ils ont perdu de vue que les choses à dire, un avocat ne peut pas les dire. Un avocat est toujours un bourgeois ! Et il n'aura jamais le poil pour souffleter les juges-bandits comme ils le méritent. D'autant plus que s'il voulait être trop carré, les enjuponés ont le droit de lui fermer le bec, en lui faisant perdre sa place.

Y aurait bien un truc les aminches, ce serait de faire défendre la mère Souhain, non par un avocat, mais par un zigue à la hauteur, qui lui n'aurait pas la frousse pour dégueuler la vérité à ces moules du jury.

Allons, cherchez pas inutilement dans le barreau ; vous n'y trouverez que des bourgeois, plus bourgeoisants encore que les jurés. Cherchez parmi vous nom de dieu et vous y trouverez sûrement un camaro qui osera dire ce qu'il faut.

Votre lettre le prouve, mille bombes, vous comprenez bien la situation et ses conséquences : qu'un de vous se risque et vous verrez que c'est pas malin.

Si la pauvre accusée est d'accord avec vous, rien n'est plus commode que de vous passer d'un avocat. Assurez-vous de son concours, et dégoûtez parmi vous le camaro qui veut se charger de la défense.

Après ça, écrivez-moi et toi de Peinard je vous indiquerai le moyen de forcer le chef des écrivisses de la basse-cour à vous laisser faire.

Y a pas, nom de dieu, faut que la défense soit un acte d'accusation.

LA GRÈVE DES PIONS

Des grèves il en pleut, nom de dieu ! Après les pom-

piers, voici les professeurs libres. Professeurs libres ? Connais pas moi... Pour lors j'ai demandé à un copain très à l'œil sur ce sujet de mettre sur le papier ses idées de derrière la sorbonne.

Y m'a foutu une babillarde que je colle dans le canard, nature — malgré qu'il parle pas comme bibi ; voyez plutôt.

Cher ami,

Tu me demandes une réponse pour ce matin 9 heures. En ce cas il fallait m'écrire plus tôt. Je n'ai trouvé ta lettre qu'en rentrant hier soir à dix heures et, très fatigué je me suis couché, non sans maugréer de la corvée que tu m'imposes.

Les professeurs libres, les pions pour mieux dire, je m'en bats l'œil. Voilà des gas peu intéressants. Je les mets sur le même rang que les frères ignorantins. Ils sont à l'Université ce que ceux-ci sent à la calotte.

Qu'est-ce qu'un pion ? Un fils de paysan, d'ouvrier, de petit employé, qui ayant montré quelques aptitudes à l'école primaire a été poussé par la municipalité, souvent par la calotte. Depuis le plus jeune âge, il a donc appris par la rampe devant les puissants et à se dépersonnaliser. Par dessus tout il a pris le dégoût des gens aux mains calleuses et au parler incorrect qui l'entourent. Il méprise les bonnes gens de sa famille et de sa classe. C'est un aristocrate, un bourgeois en herbe, ayant la morgue pédantesque de tous les demi-savants. Il espère devenir M. le Professeur, *Her Professor* et toute sa vie à décliner et à conjuguer, à appliquer les pensums, et à bourrer la tête des enfants de formules vides. Ce sera, s'il réussit, l'abrutisseur patenté des jeunes générations.

Mais neuf fois sur dix, il ne réussit pas. Bien peu, dans ce steeple chase aux diplômes ont le jarret assez solide pour franchir ces banquettes successives des licences et de l'agrégation. La plupart s'arrêtent époumonnés, après le bachot. Ceux qui ont un peu d'énergie physique s'enga-

gent, deviennent officiers; les tempéraments aventureux s'expatrient; les hommes pratiques se lancent dans les affaires, se débrouillent de façon ou d'autre.

Seuls, ceux-là qui n'ont pas d'initiative ou que le métier charme (tous les goûts sont dans la nature) se font pions. Un très petit nombre a le courage de continuer à travailler. La plupart s'encroutent, se tuent par l'estaminet, les cartes, l'absinthe. Les avanies qu'ils subissent leur otent tout sentiment de dignité. A plat ventre devant les proviseurs, ils prennent leur revanche sur les mêmes, dont ils sont les géoliers. Oh! les sales types, et comme le collègien les hait du fond du cœur. Je revois encore dans mes souvenirs la silhouette d'une demi-douzaine de ces brutes, avec qui j'eus maille à partir, et qui me tourmentèrent bien autrement que ne le firent plus tard les gardiens de prison.

Et tu crois que parce qu'ils sont en grève, ils vont faire des révoltés. Que tu les connais mal! Ils tâchent de se rendre intéressants, voilà tout; d'apitoyer sur eux les journalistes et le public. Au fond, ils n'ont que des aspirations bourgeoises et s'ils sont mécontents du gouvernement, ils iront grossir les rangs du boulangisme. Quant à venir à la Sociale, jamais.

Tu me citeras Vallés. Mais l'exception a toujours confirmé la règle. Et d'ailleurs Vallés ne fut jamais un convaincu; un haineux, un aigri, tout au plus. Il ne reste de lui ni un acte, ni une idée. Rien que de la littérature, de la phrase, du mot. Ce révolté n'a jamais su manier, en fait d'armes, que la férule du pion.

Enfin le pion est lâche en général. S'il avait eu du sang il n'aurait pas choisi son métier, ou s'il l'eut essayé, il eut jeté son froc universitaire aux orties au bout de huit jours. Les compromissions de sa vie journalière, les mille humiliations subies, l'ont dégradé. Il est incapable de colères: il ne sera jamais un insurgé.

Ce n'est donc pas la peine de prendre sa défense dans ton canard, garde ton encre pour de meilleures causes.

Si j'avais fait l'article demandé ça n'aurait pu être qu'un écrivainement sans pitié (qu'est-ce que ça aurait été alors, nom de dieu!) ta sentimentalité imperturbable s'en serait effarouchée et tu aurais mis ma tartine au panier.

Ce n'était donc pas la peine, mon cher Peinard, de pisser de la copie pendant une heure, destinée à être mise au rebut.

Aussi pourquoi diable m'imposer des sujets d'articles. Parole d'honneur c'est à croire que dans ta jeunesse tu as été professeur libre.

Cordialement à toi... J...

T'as raison mon vieux Jacques; tu habilles très bien les pions — sans les connaître, je devine que c'est vrai ce que tu jactes. Ils sont à l'école plus dégueulasses que les contre-coup à l'atelier.

Mais, nom de dieu, je les plains quand même. La Sociale c'est comme le soleil: elle doit luire pour tout le monde; et vois-tu ces pauvres diables sont victimes de l'éducation bourgeoise qu'on leur a fourré dans la bouillotte quand ils étaient petiots.

Raison de plus pour que je leur gueule fort, très fort: Venez à la Sociale. C'est le grand remède; le grand refuge contre toutes les saloperies qu'on endure. Vous avez un moyen plus puissant que la grève: agissez en peinarde et sans avoir l'air de rien, fourrez dans la caboche de vos élèves les idées de justice et de révolte.

JEU DU MASSACRE

C'est probable la foire aux pains d'épice qu'a donnée au grand escogriffe, l'enjuponné de Beau (ou mieux de sale) Repaire, Jean-foutre s'il en est, l'idée de tomber les quotidiens. Y a des canards qui l'ont insulté ce... monsieur, (à ce qu'il paraît) et dame il veut les faire cracher.

Ca c'est tout à fait dans la façon d'agir des marlous de la caverne magistrale : ils perchent dans un sacré repaire ces bougres-là.

Ils font les bégueules, ces nom de dieu. C'est pourtant pas faute d'avoir des consciences larges comme des parapluies, oh la non ! Le Beau Repaire entre autres, il est aussi bon républicain sous la République qu'il a été bon bonapartiste sous l'empire : mais quoi, on peut bien tourner sa veste quand il y a de la belle galette au bout.

En fait de saloperies il n'en est pas à son coup d'essai ; avant de s'attaquer au boulangeux il a rudement bêché les bons bougres socialistes.

Et nom de dieu, j'y pense. C'est parce que on te savait assez sale pour n'importe quelle besogne qu'on t'a choisi.

Vas, tu peux faire casquer les journaux, tu ne leur barbotteras jamais assez de galette pour payer le blanchisseur qu'on chargerait de te décrasser.

LE PÈRE PEINARD



L'imprimeur-Gérant : WEILL.

Imp. spéciale du *Père Peinard* 22, rue des Martyrs. — Paris,

EN DEPOT
A LA LIBRAIRIE DU Père Peinard
PARIS — 16, rue du Croissant — PARIS

L'ATTAQUE
HEBDOMADAIRE

LA RÉVOLTE

HEBDOMADAIRE
SUPPLEMENT LITTÉRAIRE
TOUS LES QUINZE JOURS

Vient de paraître:

RONDES RÉVOLUTIONNAIRES ENFANTINES
par Louise Quitrime. — Brochure de 16 pages, 10 centimes.

Pour paraître prochainement:

L'ANARCHIE ET LA RÉVOLUTION

LES INCENDIAIRES ET LES PARTAGEUX
par E. Vermerch (réimpression.)

POUR LES ANNONCES

S'adresser à l'Administration

16 — rue du Croissant — 16
PARIS

Imprimerie du Père Peinard, 22, rue des Martyrs, Paris